

En exagérant (à peine...), on peut dire que l'amour est une invention française du XII^{ème} siècle. Cupidon, certes, n'avait pas attendu pour transpercer chaque jour d'innombrables cœurs mais, pour la première fois dans l'Histoire, l'amour devient le sujet d'une doctrine consciencieusement élaborée. Jusque-là, l'amour médiéval avait mené une vie simple et droite. Les traités médicaux décrivent comment la femme séduit l'homme par le regard. Par les yeux, l'amour atteint le cœur de l'homme puis descend, le long d'escaliers invisibles, jusque dans le bas-ventre où il met tout sens dessus dessous. L'amour est une maladie et l'homme du Moyen-Âge est convaincu qu'il n'a qu'un remède : la possession sexuelle de la femme. Cela seul importe, les grands sentiments, il n'en est pas question. Le chevalier lambda ne se soucie pas d'amour, il aspire avant tout à la gloire militaire. Dans la haute société, la femme n'est généralement que le moyen le plus facile d'acquérir un lopin de terre. Elle-même n'a pas à s'en mêler et souvent, à douze ans, elle est déjà la promise de quelqu'un. Jeune fille, elle obéit aux injonctions paternelles et prend les hôtes par la main pour les accompagner personnellement jusqu'au seuil du pays des rêves. La soumission féminine à ces tâches domestiques et physiques se tète avec le lait. Le sexe faible (et à l'époque il porte bien son nom) subit, impuissant, la volonté de l'homme. Violence domestique et viols sont à l'ordre du jour. L'homme désire et prend. Quelquefois, il est la victime de ses instincts bestiaux. Le roi Louis II, dit le Bègue (846-879) s'empêtre peut-être dans ses phrases mais c'est là son seul handicap physique. Lors d'une partie de chasse, l'envie lui prend soudain de courir après un autre gibier au moment où une jeune paysanne croise son chemin. Il la poursuit jusque dans une cabane, oublie dans son ardeur qu'il est à cheval et se brise le crâne en mille morceaux contre le linteau de la porte.

Dans la littérature, tout tourne autour de l'homme. La femme aime inconditionnellement un vaillant chevalier, vit dans l'ombre de sa gloire, rêve de se donner à lui, l'attend quand il est au combat, et meurt quand il ne revient pas. L'épopée chevaleresque de la fameuse *Chanson de Roland* (2^e moitié du XI^e siècle) a clairement immortalisé les mœurs de ces siècles obscurs Cette chanson de geste où le sang suinte à chaque page ne manque pas pour autant de finesse. Il faut l'admettre, le poète anonyme connaît un moment de grâce quand il laisse Roland sanguinolent agoniser tout au long de 138 vers. Grièvement blessé, le héros malheureux sonne du cor pour appeler à l'aide. Et cela avec une force tellement surhumaine que ses tempes se rompent, que sa cervelle échappe de son crâne. Le héros, combatif et chevronné, a pourtant encore le temps de penser calmement et longuement à chacun avant de rendre l'âme. Une pensée pour son meilleur ami, une pour le roi, une pour son épée et son cor, pour sa gloire et finalement pour son âme que l'ange Gabriel, attentif, hisse promptement au ciel. Difficile de ne pas le remarquer : malgré cette mort au ralenti, Roland ne semble pas songer un instant à sa bien-aimée Aude. Et quand Charlemagne, avec sa suite, regagne son palais d'Aix-la-Chapelle, Aude se précipite vers lui. L'empereur fond en larmes en lui annonçant la mort de Roland, mais ajoute, pour atténuer sa peine, qu'elle pourra épouser son fils Louis. Cela n'arrivera pas. Aude meurt de chagrin, sur place.

L'insensibilité avec laquelle est traitée Aude n'est qu'un pan d'une misogynie très répandue. Avant le péché originel, les organes sexuels obéissaient parfaitement à la volonté qui ne leur ordonnait que de continuer l'espèce. Puis Ève croqua la pomme. « C'est par la femme que le péché a commencé et c'est à cause d'elle que tous nous mourons. » lit-on dans L'Écclésiastique, 25,24 (Bible de Jérusalem). L'Église médiévale va exacerber cette haine de la femme et hésiter longtemps avant de lui accorder une âme. Pendant le concile de Mâcon (585), les évêques se penchent sur cette question épineuse. D'après une tradition certes contestée, c'est à trois voix que tout se serait joué. Vrai ou faux, cela alimente l'image d'une culture médiévale déjà misogyne.

Saint Augustin, Père de l'Église, veut croire, malgré la force d'attraction de la femme, aux capacités de l'homme à l'ascèse. Car l'homme est capable de beaucoup, note-t-il dans *De Civitate Dei* (*La cité de Dieu*, écrit entre 413 et 426) : avaler des choses et les recracher, imiter des cris d'animaux, pleurer sur commande et certains individus merveilleux savent même souffler par leur derrière des bruits mélodieux semblables à des chants. Et cela, d'après Saint Augustin, sans même une odeur incommode. Si l'homme est capable de cela, pourquoi ne pourrait-il contrôler ses pulsions sexuelles ? Le pétomane comme preuve ultime de la résistance masculine aux tentations féminines, une hypothèse qui semble malheureusement s'incliner face à la réalité.

Dans un premier temps, l'Église prend des mesures pour remettre dans le droit chemin ses prêtres copulant joyeusement. « Chez vous, écrit le Pape Grégoire VII aux évêques français, le droit et la justice sont foulés aux pieds. On s'est habitué à s'adonner aux vices les plus horribles. L'exception est devenue la règle commune. » La réforme grégorienne de 1075 dresse le symbole de la vierge immaculée face à la diabolique luxure de la femme terrestre. Dorénavant le célibat est le devoir sacré de chaque serviteur de Dieu. L'Église ne s'attaque pas seulement à ses membres, c'est à toute la société qu'elle veut dicter de nouvelles mœurs. S'adonner sans frein à ses pulsions sexuelles est un des sept péchés capitaux, que les autorités chrétiennes subdivisent, avec une dévotion de comptable, en dix catégories différentes. Sur la fontaine Saint-Michel à Forcalquier, en Provence, se trouve un « kamasutra » sculpté au Moyen-Âge. Une façon de rappeler à chaque villageois qui apaise sa soif ce qui est interdit. Certaines fautes sont plus graves que d'autres. Fréquenter les prostituées est moins lourdement puni que dépuceler une jeune fille sans avoir l'intention de l'épouser. Le simple fait d'aspirer au plaisir dans les rapports conjugaux est une forme d'adultère. La masturbation, la zoophilie et la sodomie sont les pires fautes. Pas de sexe hors de la procréation. La seule position admise est celle du missionnaire, où l'homme domine, comme le veut son rôle dans la société.

Malgré la sévère doctrine ecclésiastique, l'homme médiéval mène une existence très corporelle. Sur une enluminure du magnifique livre de prière *Les très riches heures du duc de Berry*, (1416, les frères de Limbourg), l'on voit des paysans et des paysannes en hiver se chauffer sans vergogne le sexe devant le feu. Une image aussi explicite est rare mais le fait lui-même n'est certainement pas exceptionnel à une époque où toute une famille dort souvent dans le même lit. Sur ce naturel dans les rapports physiques, on trouve à première vue peu de choses dans la littérature bien qu'ici et là quelques textes audacieux aient été conservés.

Les fabliaux (récits populaires en vers rimés) tournent en ridicule le strict régime de chasteté de l'Église. Le rire comme défouloir. [...]

Il existe souvent plusieurs versions écrites de ces textes de tradition orale si bien qu'il est difficile de les dater exactement mais ils fleurissent surtout du XII^e au XIV^e siècles. Les *Fabliaux* ne sont pas seulement le bonheur du peuple, ils provoquent une salvatrice hilarité jusqu'à l'intérieur des murs des châteaux. Les ménestrels les représentent devant l'aristocratie, en alternance avec les chansons de geste, tandis qu'aux carrefours et dans les auberges des étudiants douteux et des prêtres détroqués en font le délice des passants. Jeunes et vieux, riches et pauvres rient à gorge déployée du clergé brocardé et admirent la malice des héroïnes qui mènent les hommes en bateau. Ces esquisses de mœurs populaires renforcent donc aussi le caractère soi-disant diabolique de la femme.

Un jour, cependant, c'est un tout autre son de cloche qui retentit quand Amour fait son entrée dans le Sud de la France du XII^e siècle, pour inspirer à un petit groupe de poètes l'amour courtois. La fin'amor provençale est un amour pur, à des lieues d'une sexualité vite consommée. Cette évolution trouve sa parfaite illustration dans la vie et l'œuvre d'un noble-poète, le premier des troubadours mais qui fait tout de suite figure de classique parmi ceux-ci : Guillaume IX d'Aquitaine, né en 1071. Cet homme impétueux se marie plusieurs fois et séduit d'innombrables femmes. Il est connu pour avoir conté ses exploits sexuels de façon colorée et convaincante. [...]

Aussi incroyable que cela paraisse, c'est ce duc barbare qui découvre un jour qu'il existe dans la vie autre chose que jouir et qui se transforme en un poète sensible aux subtilités sentimentales. Dans les premiers poèmes de ce qu'on appelle la fin'amor, il chante, dans le secret le plus absolu, son amour pur pour une femme adorée et mariée. Et voilà, en raccourci, les thèmes les plus importants de l'amour courtois. Les troubadours vont pendant deux siècles les filer à l'identique, chacun bien sûr avec ses particularités. Un bataillon de philologues s'est penché longuement sur ce changement de cap étonnant. Toutes sortes d'explications ont été échafaudées. Entre autres, l'idée que les croisés et les sarrasins (qui se battent aussi dans l'Espagne toute proche) échangent, outre des coups d'épées, des chansons d'amour. On rencontre aussi une thèse marxiste selon laquelle le raffinement de la vie quotidienne, grâce à une économie favorable, amène aussi une place plus importante pour la femme dans la vie du château. Jusqu'ici aucune théorie ne s'est imposée. L'amour ne se laisse pas si vite mettre en cage. Quoi qu'il en soit, l'amour courtois constitue soudain un contrepois aux mœurs brutales et à la misogynie sans frein de la chevalerie féodale. Être amoureux et séduire deviennent deux vertus aussi hautes que la fidélité jurée par le vassal à son suzerain. La fin'amor est un jeu sérieux : une persévérance certaine est exigée pour traverser les différentes étapes de cette diplomatie érotique ingénieuse.

La femme aimée doit avant tout être d'un niveau social plus élevé que son soupirant, et mariée. En effet, c'est en cachette que l'amoureux doit faire ses approches. Le Troubadour du Sud (mais aussi le trouvère du Nord souvent oublié) procède donc pas à pas. C'est d'abord la flèche de Cupidon qui le frappe : c'est *l'enamouement*. Puis la *joy* lui échoit, la joie du désir qui le rend fou, béat, désespéré. Il doit dans un premier temps jouer le soupirant silencieux, se faisant petit malgré son grand désir, avant de pouvoir déclarer son amour. La femme doit, c'est précis, entendre trois suppliques avant de répondre. Si l'intrépide suppliant accède au titre d'amant officiel, il reçoit alors, dans une cérémonie intime, à genoux et les mains jointes, « un baiser de confirmation ». Le prétendant, malgré son excitation croissante et certaine, n'est pourtant pas encore au but. La patience reste sa plus grande vertu. Il a cependant gagné le droit de chanter son amour en vers languissants. S'il satisfait sa Dame, il peut la voir nue. Roulement de tambours ... Pas tout à fait. C'est aux côtés d'une camériste qu'il assiste à la toilette du matin ou du soir de sa bien-aimée à laquelle il peut à peine jeter un coup d'œil. Reçoit-il un baiser, le malheureux ne peut même pas y répondre. Et son calvaire n'est pas fini. L'ultime épreuve est une nuit passée à deux, nus sous les draps, à échanger des caresses sans toucher au but tant désiré. L'union des cœurs prévaut sur celle des corps. Cette doctrine amoureuse ne va pas sans un certain masochisme. Le vers « tout m'est peine et douleur » de la première période du troubadour Guillaume prend dans ce contexte un tout autre sens. Notre véritable héros parvient-il à résister à cette dernière tentation, alors il prouve sa fin'amor et peut espérer être élu par sa belle « amant charnel ».

Ce code amoureux remarquable, consigné par André le Chapelain dans *De Amore (Sur l'amour)*, entre 1174 et 1187), repousse autant que possible toute forme de sexualité, qui marquerait peut-être la fin de cette attention masculine exquise. La fin'amor, c'est la phase fougueuse, passionnée de la poésie amoureuse occidentale, phase qui, comme en amour, ne dure qu'un temps (deux siècles quand même) puis cède la place (temporairement) à un amour pleinement concret et plus réaliste. Il ne faut pas pour autant s'exagérer l'idéal de chasteté du troubadour : ces longues approches ne sont pas contradictoires avec un véritable désir et le but de ces partisans d'un amour pur est bien de cueillir un bouton de rose. Cela m'amène tout naturellement à un écrit important pour cette histoire.

Un poète se perd au pays des rêves, tombe amoureux d'une rose et part à sa conquête. Voilà l'intrigue du si populaire *Roman de la rose* (1255 et 1275). Chaucer, le poète anglais, et Pétrarque, le promoteur italien du sonnet, chantent tous deux les louanges de cette œuvre, la plus lue en Europe au XIII^e et XIV^e siècles. Vers 1225, l'auteur, Guillaume de Lorris, a le même but que Le Chapelain : composer un manifeste de l'amour courtois, et il fait de son livre une somme de tous les raffinements du fin'amor. L'identification de l'aimée à la rose n'est pas nouvelle, il parvient cependant à créer une œuvre d'art originale en matérialisant comme des personnages extérieurs les sentiments qui dominent le poète : on assiste ainsi au combat d'Angoisse et Courage, figures allégoriques. La femme (la rose) inaccessible reste en arrière-plan et Lorris atteint ainsi, peut-être involontairement, les frontières du fin'amor. Il ne cesse d'élever le piédestal sur lequel il a placé cette femme tant adorée, jusqu'à la rendre invisible aux yeux terrestres. Elle est littéralement devenue inaccessible. L'amour, à l'origine authentique, vécu, s'est mué en une passion feinte, un feu d'artifice seulement verbal où la consommation charnelle est devenue impossible. Ce parcours littéraire de séduction, Lorris, logiquement, ne peut lui donner de fin.

On pense immanquablement à l'amour mystique raconté par Hadewijch (XIII^e siècle). Animée d'un amour dévorant, elle veut se fondre en un Dieu lointain et absent, et ses écrits, tout comme ceux des troubadours, sont émaillés d'équivoques. Cela rappelle aussi un thème développé par les troubadours : l'amour de lonh (l'amour de loin) où quelqu'un, comme Geoffroi Rudel (XII^{ème} siècle), tombe éperdument amoureux de la comtesse de Tripoli dont il a seulement entendu parler et se fait même croisé pour la rencontrer. Certains philologues voient dans la comtesse de Tripoli un symbole de la Sainte Vierge. Quoi qu'il en soit, un tiers des troubadours (sur lesquels on ait quelque information) se retirent au monastère à la fin de leur vie et abjurent, en se faisant moines, leur lyrisme courtois. Né des cabrioles sexuelles de Guillaume d'Aquitaine, l'amour courtois atterrit finalement souvent au couvent. Et là, il se tait.

Cependant, en 1275, Jean de Meung tricote une fin au *Roman de la Rose*, encore inachevé. Cette « fin » est en fait cinq fois plus longue que le texte de Guillaume de Lorris. Le très érudit Meung y fait montre de ses connaissances encyclopédiques. Et, au milieu de cet étalage savant, réserve quand même une petite place à l'amour. Son message est clair : le poète, veut, à la fin, cueillir la rose, cela va de soi. Le jeu subtil de l'amour courtois n'est clairement plus sa préoccupation. Non seulement le fin'amor est trop mièvre mais il est contre-nature, d'après Meung. Pour lui, l'amour est clairement charnel, un rapport naturel entre l'homme et la femme. Le célibat non plus ne trouve pas grâce à ses yeux. « Inutile de vouloir résister au désir de nature ! Même l'habit monastique ne vous sera d'aucun secours ! Cueillez donc les plaisirs de la vie ». Le moine enlumineur traduira cela en un dessin coquin dans la marge : une nonne, pleine d'enthousiasme, remplit son petit panier en cueillant les fruits d'un arbre à pénis (voir gravure p. 259). Le grand succès du livre ne laisse pas l'Église indifférente.

Après Lorris et sa première partie quasi mystique, Jean de Meung joue sur la partition de la volupté physique. Un réalisme décomplexé succède aux subtilités romantiques, le sensualisme succède au platonisme, une bonne dose de cynisme rejette à l'arrière-plan la béatitude aveugle des troubadours. Tout comme les aventures du premier troubadour, Guillaume d'Aquitaine, les péripéties de la rédaction du *Roman de la Rose* montrent les liens inextricables qui unissent, dans les textes littéraires, le charnel et le spirituel, la corporalité pure et l'amour sans tache. Les deux traditions braveront en effet les siècles, l'une à côté, sur ou sous l'autre. Le plus grand succès littéraire du moyen-âge français marque le début d'une double tradition. Lorris, et avec lui tout le lyrisme courtois provençal, nourrit et inspire non seulement Dante mais aussi Pétrarque et à travers lui les poètes français de la Pléiade au XVI^e siècle. La lignée nous conduit tout aussi clairement aux Précieuses du XVII^e, à *La Nouvelle Héloïse* (1761) de Jean-Jacques Rousseau et aux histoires d'amour passionnelles du romantisme du XIX^e. En quelque sorte à tout ce flot de littérature sentimentale qui en 1856 enivre Emma Bovary et la pousse au suicide. Aujourd'hui encore l'amour fatal ou sacré reste un thème privilégié de nombreux romans et films. Jean de Meung et avec lui la tendance moins raffinée des fabliaux, qui, après un certain temps, se moquent ouvertement du fin'amor, se retrouvent dans ce qu'on appellera plus tard la littérature érotique ou pornographique.